L A P A S S I O N G O G O L

Entretien avec Manfred Karge, auteur et metteur en scène à propos de *Pétersbourg*.

Manfred Karge en répétition de *Pétersbourg*
Photo : Marc Vanappelghem

L'écrivain russe Vladimir Nabokov a écrit que les textes de Gogol étaient très musicaux, avec un thème principal, une structure en contrepoint. Comment percevez-vous la dimension musicale de ses écrits ?

Manfred Karge : Si l'on parle en termes musicaux, la gogoliade - c'est ainsi que je l'appelle - est un rondo. Cela signifie que je débute et conclus la pièce avec un motif tiré de la nouvelle de Gogol, *La Perspective Nevski*. Et si l'on veut, les quatre épisodes sont les quatre mouvements d'un quatuor musical. Il est primordial que chaque épisode ait sa propre atmosphère, sa propre musicalité. Grigori Kozintsev, le metteur en scène de films russe malheureusement trop tôt décédé, a réalisé un long-métrage, pendant sa jeunesse, sur la nouvelle *Le Manteau*. Lui non plus, n'a jamais pu se libérer de sa passion pour Gogol ! Il a sans cesse retravaillé à une œuvre filmique qui réunirait l'ensemble des nouvelles pétersbourgeoises. Il n'y est finalement jamais arrivé, mais il a laissé des esquisses, parfois il a rédigé de petites notes sur ses idées, que j'ai relues sans cesse. Elles étaient une mine d'or pour moi. Non pas que je puisse - comme si j'appliquais une recette - voler quelque chose. Mais son attitude, quand il se confrontait à ce matériau, était pour moi remarquable. Kozintsev a fait des esquisses et des propositions. Il a adopté un point de vue sur les nouvelles gogoliennes.

Quelle vision du *Manteau* se dégage dans ce film ?

M. K. : Le film n'est pas si important. C'était le travail d'un débutant, et il n'était que le point de départ de Kozintsev pour créer quelque chose où toutes les nouvelles pétersbourgeoises seraient intégrées comme dans un tissage ou un collage. Lui aussi partait du principe qu'il fallait faire s'entrecroiser les histoires. La question revenait sans cesse : comment traiter le grotesque chez Gogol ? Chez cet écrivain, le grotesque n'a rien d'extérieur, la forme résulte entièrement des contenus et des observations. L'étonnant chez Gogol est qu'il ne décrit pas de grandes actions héroïques, mais des situations on ne peut plus quotidiennes, qu'il rend si aiguës qu'elles en deviennent tout à fait remarquables, c'est-à-dire « dignes d'être remarquées ». Les « héros » gogoliens, pour la plupart de petits et moyens fonctionnaires, des officiers mais aussi des artisans et des artistes issus de la corporation des peintres, évoluent à tâtons à travers les broussailles de la société pétersbourgeoise. Partout l'État tsariste a posé ses chausse-trappes. Les personnages trébuchent ainsi à travers « le système d'un désordre brillamment organisé ». La distance entre l'essentiel et le futile demeure mince comme une lame de couteau, les tragédies les plus effroyables guettent sur le seuil de la porte, les décharges les plus comiques surgissent d'une expression banale. Tout ce qui fait la poétique gogolienne n'est cependant que le miroitement douloureux d'un état du monde que les « héros » de Gogol ne comprennent pas et qui pour cette raison leur apparaît souvent comme « démoniaque ».

Propos recueillis par Bertrand Tappolet. Traduction française de François Rochaix.
L'intégralité de cet entretien est publiée dans le numéro 11 du *Programme*, revue éditée par le Théâtre de Carouge.